

Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs.
Lorenza Mondada (2005)

Lausanne: Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 142pp
ISBN 2-88074-584-5

Reviewed by Silvia Melo

Il y a des livres scientifiques qui se lisent comme un roman. *Chercheurs en interaction* est un de ces livres: suspense, action, protagonistes, scénarios et décors variés. Aux lecteurs est donné le privilège d'assister au déroulement de la co-construction des savoirs, comme témoins ou comme voyeurs d'une science en train de se dire et de se faire, ou, dans les paroles de l'auteur, « d'observer la façon dont le savoir est accompli dans l'interaction » (p. 61).

Le premier chapitre, 'Analyser la science en train de se dire', nous offre le positionnement théorique et épistémologique de l'ouvrage. L'auteur y présente les fondements sociologiques (notamment de la sociologie des sciences), anthropologiques (des pratiques scientifiques) et de l'analyse du discours qui justifient l'élaboration de l'ouvrage et qui témoignent de son originalité (à ce propos, il faut dire que la bibliographie présentée en fin d'ouvrage est extrêmement riche et un très utile outil de travail à tous ceux s'intéressant à ce sujet). Parmi les plusieurs aspects qui témoignent de cette originalité, nous voudrions ici mettre en relief deux aspects: i) la dimension située, incarnée et distribuée de la cognition et du langage, qui permet et rend légitime l'étude des dynamiques du travail scientifique ; ii) l'articulation entre la linguistique interactionnelle et la sociologie des sciences, pour rendre compte de la micro-organisation et

Affiliation

CIDFFF, Universidade de Aveiro, Portugal and LIDILEM, Université Stendhal Grenoble 3, France
email: smelo@dte.ua.pt

de la co-construction des savoirs scientifiques, « dans et à travers même les contingences de l'action et du contexte » (p. 22).

Le deuxième chapitre, 'L'organisation de l'interaction dans les réunions d'équipe', démontre le poids du scénario et du décor sur l'organisation des réunions de travail, « activité collaborative fréquente, dans laquelle ils [les chercheurs] passent un temps important » (p. 35). Il s'agit vraiment d'un chapitre à allure cinématographique: Lorenza Mondada commence par décrire les scénarios, faisant passer son objectif-caméra autour des situations qu'elle est en train de nous présenter, narrateur en « voix-off » des événements qui se constituent comme antécédents du travail des chercheurs, le cadrant et établissant ses « conditions de possibilité » (p. 35). S'intéressant à la *science parlante*, celle où surgissent les savoirs par contraste avec la « science parlée », l'auteur démontre, s'appuyant sur l'analyse conversationnelle, comment se met en place un « contrat de recherche » ou l'ensemble de « conditions qui configurent la suite de l'interaction dans sa globalité » (p. 37) dans ce type de réunion (les thèmes en discussion, la disponibilité des chercheurs, leur coordination, leurs statuts et rôles). L'analyse de plusieurs séquences de travail, au sein de différentes équipes de recherche, permet à l'auteur d'affirmer que « l'organisation de l'interaction dans la réunion a des effets configurants sur plusieurs de ses dimensions, les formats de participation, les identités et catégories, ainsi que les trajectoires d'objets de discours » (p. 58). C'est dire que l'organisation de l'interaction a un effet non négligeable dans la co-construction du savoir et que le scénario interactionnel, en tant que l'un des ingrédients du contexte, influence les possibles trajectoires du savoir, de sa naissance à sa maturité.

Le chapitre suivant, 'L'élaboration collective du savoir', plonge ses racines dans l'analyse conversationnelle et insiste sur le fait que toute interaction est co-construction, à la suite même du principe de séquentialité (qui a des effets prospectifs et rétrospectifs). Dans le contexte de la sociologie des sciences, ce principe se constitue comme base des procès d'élaboration des connaissances, puisque ceux-ci peuvent mener « non seulement à une modification des objets de savoir mais aussi, et plus radicalement, à une mise en cause des catégories utilisées pour les concevoir » (p. 62). L'auteur présente plusieurs procédés de soutien, de rejet, de modification et de co-construction des objets de discours (qui sont en même temps objets et catégories de savoir), mettant en évidence le rôle des interventions des participants (sous forme d'évaluation, de commentaire), dans le cheminement, le développement et la stabilisation du savoir. Les multiples extraits présentés par Lorenza Mondada illustrent, en effet de loupe, comment la co-construction des savoirs est polyphonique, dialogique et située et comment ses produits résultent de (re)positionnements et d'ajustements continus. Dans ce sens, si nous voulons, elle nous montre comment le savoir est

le résultat de l'harmonisation de plusieurs subjectivités et l'accomplissement de plusieurs accords, voire de plusieurs contrats. Ainsi, « ces propriétés insistent sur le caractère dynamique et contingent des objets de savoir dans les pratiques des chercheurs » (p. 84).

Dans le quatrième chapitre, 'La science polyglotte', Lorenza Mondada nous renvoie aux enjeux de la mondialisation appliqués à la science en termes linguistiques: une science qui pourrait être appelé « exolingue » (entre un exolinguisme monolingue et plurilingue), où l'anglais s'assume fréquemment en tant que langue de communication et de travail, mais où d'autres pratiques linguistiques se façonnent et se développent, « sans lesquelles la communauté scientifique internationale resterait muette ou inefficace » (p. 87). Dans ce sens, l'auteur s'intéresse aux mécanismes qui rendent possible et efficace (voire légitime) la science plurilingue, notamment pour ce qui est des formes de participation des chercheurs, des modes d'organisation du travail et de la production d'objets de savoir. Du point de vue de la gestion des répertoires plurilingues dans les réunions de travail, Lorenza Mondada en distingue quatre modalités, après avoir reconnu la multiplicité de pratiques (ou « modèles vernaculaires », p. 88): un bilinguisme réciproque, un bi/plurilinguisme basé sur la compréhension mutuelle, un bi/plurilinguisme basé sur la compréhension mutuelle où quelques chercheurs parlent l'anglais et l'adoption d'une *lingua franca* (l'anglais, dans les cas présentés), celle-ci n'étant pas, contrairement à tant de représentations, la version préférée. Cette distinction ne va pas sans problèmes puisque, comme l'affirme l'auteur, « il est fondamental de prendre en considération la plasticité des conduites effectives des acteurs sociaux, dont la richesse consiste moins à suivre rigidement un modèle qu'à bricoler des variants localement appropriés » (p. 90). Dans ce chapitre, un autre élément du « contrat de recherche » voit donc la lumière: le choix, la gestion et la coordination des langues entre les chercheurs, ce qui a « un effet direct sur les chances pour chacun de participer à la discussion ou sur le risque d'en être exclu » (p. 90).

Le cinquième chapitre, *Inscriptions et visualisations dans la discussion scientifique*, se penche sur la multimodalité qui caractérise les réunions de travail et sur l'apport de la manipulation de toute une variété de ressources (textes, cartes, croquis, rétroprojecteur) dans la co-construction du savoir. Par la nature même des aspects qu'elle décrit et analyse, Lorenza Mondada nous met, à nouveau, en tant que spectateurs actifs sur scène: elle nous fait observer, examiner et pondérer – à travers des transcriptions vidéo, audio et de la reproduction de quelques images –, l'usage que les chercheurs font de la proxémique, de leur langage corporel et des outils de travail qui s'assument comme « des supports structurants de la mémoire, des raisonnements, du savoir » (p. 112). Il s'agit d'un chapitre fondamental pour comprendre la complexité de l'émergence et de

l'agencement des savoirs, parce que « l'interaction s'organise () non seulement sur la base, fondamentale, de l'organisation verbale des tours de parole, mais aussi à travers l'exploitation située des ressources multimodales, à travers les gestes, la disposition des corps dans l'espace ainsi que le recours à des artefacts variés » (pp. 131–132).

Le dernier chapitre, 'Quatre dimensions fondamentales de l'organisation des pratiques scientifiques', présente, en synthèse, les quatre facteurs qui organisent le travail scientifique et ainsi, la co-construction des savoirs: « l'organisation des discussions dans les séances de travail, les modes d'élaboration collective des objets de savoir, la gestion des groupes plurilingues, l'imbrication de la parole et des objets dans les activités de recherche » (p. 133). Le croisement de ces dimensions du savoir nous place face-à-face devant une science humanisée, qui récupère la vision du scientifique savant, du scientifique acteur, du scientifique auteur, du scientifique Homme. La science perd de ce statut d'épiphanie pour s'incarner entre les hommes et leurs pratiques, à travers de l'action *du* et *par* le langage.

Il est impossible de lire cet ouvrage et de ne plus penser à la façon dont ce que nous, les chercheurs, disons, écrivons et *performons* – en collaboration ou tout seul – façonne la science, le temps et l'histoire (sachant que tout savoir est fruit d'une histoire, voire d'un avenir). De ce point de vue, *Chercheurs en interaction* nous fait penser à nos responsabilités, à nos limites et, finalement, à nos insondables potentialités. Aux responsabilités, aux limites et aux potentialités de nos pratiques, de nos savoirs et du langage, parce que, comme l'affirmait Heidegger, « le langage est la maison de l'être ». Ou comme le paraît affirmer Lorenza Mondada, « la maison de la science » *dans, à travers* et *malgré* laquelle émergent les savoirs.